

1 Samuel 1 et 2

Anne n'avait pas pu donner naissance à un enfant. Anne n'avait pas d'enfant comme des millions de femmes de par le monde, comme aussi tant de femmes dans la bible, on se rappelle Sarah, Rébecca, Rachel, Elisabeth, en leur temps.

Cette situation était déjà fort douloureuse mais venait s'y ajouter un contexte culturel qui réduisait les femmes à leur utérus, à leur capacité on non à procréer.

Anne était aux regards de cette société une femme sans valeur, car elle n'avait pas encore donné de fils à son époux.

Le mari d'Anne, Elcana avait d'ailleurs dû prendre une seconde épouse afin d'assurer sa descendance. Il avait malgré tout gardé Anne qui vivait maintenant sous le même toit que Perina, celle qui avait de la valeur, celle qui était fertile comme le disait son nom.

A la peine de ne pas avoir d'enfant, venait s'ajouter les moqueries et les provocations de la seconde épouse. On imagine la tristesse grandissante d'Anne à chaque nouvelle grossesse de sa rivale, voir ce ventre qui s'arrondissait, alors que le sien restait désespérément plat.

Aujourd'hui on parlerait d'état dépressif pour parler de l'état de santé d'Anne : elle refuse de s'alimenter, tombe dans une grande tristesse, elle semble avoir perdu le goût de vivre.

Où était Dieu dans tout cela ? A l'époque, la stérilité était comprise comme une malédiction divine. Anne était-elle ainsi la victime d'un Dieu injuste et aveugle frappant de désespoir une jeune femme ?

De Dieu justement on en parlait de moins en moins dans cette société juive qui avait perdu ses repères. Rappelons nous la fin du livre des Juges : *en cette époque, il n'y avait pas de roi en Israël, et chacun agissait comme bon lui semblait.*

Ce livre des juges qui s'achève sur une terrible histoire de violences commise envers une femme, comme pour mieux décrire l'état de décadence morale d'une société divisée. Israël éclatée en 12 clans.

Dieu semblait avoir disparu même si l'arche de l'alliance était encore gardée par les prêtres à Silo.

Parlons-en de ces prêtres, les fils d'un certain Héli, Hofni et Pinhas.

Chaque année, les juifs pieux se rendaient à Siloé pour accomplir leur devoir. Hofni et Pinhas étaient les prêtres du lieu. Mais leur malhonnêteté était de notoriété publique et de plus ils abusait régulièrement des femmes qui étaient de service près de la tente de la rencontre. Leur père Heli était vieux, dépassé par ce qui l'entourait, mais pourtant il semblait encore officier.

Dans ce contexte religieux et social vers qui Anne pouvait-elle se tourner pour trouver du réconfort ?

Son mari n'était pas un méchant homme, il était même quasi exemplaire pour l'époque, mais il ne comprenait pas la souffrance de son épouse, il passe à côté des dissensions dans son

foyer. Il rappelle en cela Abraham qui lui aussi c'était bien gardé d'agir dans la querelle entre Sarah et Agar, la servante mère porteuse, la solution que Sarah avait imaginé pour donner une descendance à son mari.

Anne est bien seule, et à ce moment-là de son histoire, elle incarne tous ceux qui comme elle souffrent seuls, en silence, dans l'indifférence ou l'incompréhension de ceux qui les entourent

Ils sont nombreux me direz-vous, ceux qui ne trouvent aucune oreille compatissante, ni aucun lieu pour s'épancher. Il y a ainsi tous ceux qui souffrent de maladie « invisible ». On pense aux maladies mentales, mais aussi à toutes sortes de maladies qui ne se manifestent pas toujours physiquement. On ne les voit pas « malades », alors on ne se sent « obligé » d'aucune compassion à leur égard. Ils doivent souffrir en silence. Et puis la souffrance, plus généralement la tristesse, nous rendent inconfortables.

Dans le milieu dans lequel je travaille, le soin aux personnes âgées, on ne parle plus de tristesse, mais d'état dépressif, comme s'il n'était plus permis d'être triste. Alors parce qu'il n'y a pas beaucoup de temps pour l'écoute ou le dialogue, les anti-dépresseurs, les somnifères, toute la panoplie des anxiolytiques sont bien vite la solution.

Quand on regarde autour de nous il y a bien peu de lieu où épancher son mal-être. Les églises sont fermées, par manque de prêtres ou de pasteurs pour les ouvrir, par peur des vols, actes de vandalisme, et autres « bonnes raisons ».

Il y a quelques rares exceptions. Avant d'arriver dans le Gard, j'étais pasteur en grande banlieue parisienne, Gif sur Yvette, dans un quartier construit dans les années 70-80 avec un lieu de culte œcuménique, c'est ainsi que l'avait voulu le maire de l'époque, entre parenthèses un protestant. Nous partagions donc l'usage d'un bel espace cultuel entre catholique, anglican, réformé et baptiste. Le vieux prêtre catholique était plein d'allant, un homme de dialogue et d'initiatives et il avait ainsi organisé avec des bénévoles, l'ouverture de l'église tous les jours de la semaine de 8h à 20h. Les gens pouvaient venir se recueillir, laisser une demande de prière. Même pendant la période du Covid l'église est restée ouverte et nous avons ainsi reçu des demandes de prières, souvent désespérées alors qu'un proche se trouvait en réanimation.

La souffrance, le désespoir nous éloignent ou nous rapprochent de Dieu, peut-être en raison de notre propre histoire avec Dieu, de la relation que nous avons déjà avec Lui ou non.

Dans le récit d'Anne c'est vers Dieu qu'elle se tourne. Ce Dieu qui semble absent, dont on a plus entendu la voix, ce Dieu qui est l'éternel des armées, le créateur de l'univers, pas Abba le père et pourtant c'est avec audace et ferveur que Anne se tourne en prières vers ce Dieu là.

Elle vient seule, elle n'a pas d'intermédiaire, elle se « répand devant Dieu » : elle laisse parler son cœur, sans fausse pudeur.

Ses mots sont simples, elle explique sa souffrance mais aussi sa confiance : *vois comme je suis malheureuse* prit-elle, elle exprime son désir de donner naissance à un fils.

Cet enfant elle ne le gardera pas pour elle, promet-elle. Ces paroles semblent déroutantes, désirée si profondément une naissance pour accepter de se détacher si vite de ce fils. Anne dit-elle cela en raison des traditions : offrir le premier-né, les premières récoltes à Dieu afin qu'il bénisse ?

Sa promesse semble étrange et rétrospectivement porteuse de sens, car cet enfant qu'elle va enfin mettre au monde, va changer avec Dieu le cours de l'histoire d'Israël.

Cette prière d'Anne elle se résume en quelques paroles et pourtant nous dit-on elle pria longuement. Répéta-t'elle ainsi les mêmes paroles comme dans la pratique spirituelle de la prière continuelle, sans doute plus connue des orthodoxes que des protestants, qui se méfient toujours de répéter des paroles inutiles

Et pourtant il y a quelque chose de bienfaisant à répéter ainsi des paroles connues, à les mâchouiller de tout son cœur, de toute son âme

Peu à peu les mots font ainsi corps avec vous Vous savez tous combien il nous est difficile de nous concentrer. Nous entendons la prière du pasteur au culte mais nous pensons au repas de midi, ou à la visite des petits-enfants, ou tant d'autres choses. Lorsqu'on répète une prière, les mots pénètrent en nous, chassent nos préoccupations. La boussole de notre cœur retrouve le chemin de la Grâce. Cela a quelque chose d'énivrant, cela procure une légèreté que l'on éprouve rarement.

Le vieux prêtre Héli, spectateur de la prière silencieuse d'Anne, pense ainsi qu'Anne est ivre, et il la rabroue. Anne n'est pas ivre, où si elle est ivre, elle est ivre de prières, d'une confiance renouvelée.

Anne, malgré la critique, ne se laisse pas dérouter par le prêtre, et sans pour autant lui révéler l'objet de sa prière, elle confie être venue pour prier. Héli alors semble retrouver un peu de ses qualités pastorales : il bénit Anne « *va en paix et que le Dieu d'Israël t'accorde ce que tu lui as demandé* ».

Anne en retour lui demande de la bienveillance, une attitude qu'il a peu démontré jusque-là. Un bien beau mot que ce mot bienveillance, un fruit de l'Esprit, ce bien-veiller : prendre soin de l'autre.

Avant même de retourner à sa famille, Anne est libérée, libérée de son désespoir et de sa tristesse. Elle a entamé un chemin de « guérison » qui sans surprise la conduit à reprendre goût à la vie et à donner vie.

Anne tiendra sa promesse comme Dieu a tenu la sienne et Anne au chapitre 2 du livre de Samuel fera monter une toute autre prière. Ce n'est plus Anne la silencieuse, la sans voix, mais Anne le chante. C'est un chant de louange qu'elle proclame, un chant qui part de son expérience personnelle, pour rejoindre le destin d'Israël, ce pays qui semblait incapable d'engendrer un guide.

Le destin individuel d'Anne s'inscrit ainsi dans une histoire collective. Son chant proclame la confiance en un Dieu qui n'est pas distant de nos souffrances, mais bien au contraire vient au secours des pauvres et des affligés, des paroles qui inspireront quelques siècles plus tard le magnificat de Marie ; un Dieu qui entend nos prières silencieuses.

Enfin Anne voit plus loin que sa propre histoire, dans cet enfant Samuel qui ne lui appartient pas ou plus, c'est l'histoire d'un peuple qui reprend vie, l'histoire d'un prophète et d'un roi qui vont changer Israël.

Anne la femme qui ne « valait rien », est devenue la femme au chant triomphant, la femme dont la foi a prévalu sur les préjugés du moment, la femme qui a osé faire monter vers l'éternel sa prière de désespoir.

Il y a beaucoup à retirer de ce texte et à chacun sans doute de le relire et de le méditer. Mais je voudrais proposer deux pistes.

Tout d'abord, sur un plan personnel, pour notre piété personnelle : osons-nous comme Anne nous épancher devant Dieu, nous livrer tout entier dans nos prières, confiant que la prière est libératrice, promesse pour nous et les autres d'une vie réorientée ? Essayer également d'autres formes de prières, enrichir/renouveler notre spiritualité ? J'ai évoqué ainsi la prière continue, mais il y a d'autres expressions

Ensuite sur un plan collectif, l'église dans cette histoire représentée par Héli et ses fils est non seulement pécheresse mais aveugle à la souffrance d'Anne.

J'ai évoqué cette absence de lieu dans notre société, un lieu où tout un chacun pourrait venir trouver du réconfort spirituel. Nous sommes souvent prêts à aider matériellement et c'est une aide essentielle, mais il en est une autre tout aussi importante, accompagner chacun, chacune dans leur cheminement spirituel, oser prier avec ceux ou celles qui cherchent sans le savoir un chemin de réconciliation et de paix.

Nous mettons beaucoup l'accent sur la lecture de la bible, mais c'est une tâche difficile en particulier dans un monde où on a perdu le goût de lire.

Il existe dans notre société une soif du spirituel, un besoin de sens, qui lorsqu'il ne trouve pas de réponse dans l'église, cherche ailleurs une source.

Alors il y a peut-être matière ici à réflexion et prières, comment être une bénédiction pour nos contemporains, accueillir leur soif comme le Christ accueillit, en son temps, la soif de la femme samaritaine ?